

AISLF

Association internationale des sociologues de langue française

ACTES DU XIII^e COLLOQUE

(Genève, 29 août - 2 septembre 1988)



LE LIEN SOCIAL

**Identités personnelles et solidarités collectives dans
le monde contemporain**

(Tome II)

**Université de Genève,
1989.**

2

DU LIEN SOCIAL A ENTENDRE

Jean-François AUGOYARD, Grenoble

L'étude du concret, qui est du complet, est possible et plus captivante et plus explicative encore en sociologie (...). Le principe et la fin de la sociologie, c'est d'apercevoir le groupe tout entier et son comportement tout entier.

Marcel Mauss (1950).

L'INSTRUMENTATION DU LIEN SOCIAL : LES MODALITES SENSORIELLES

Où est ce que le lien social ? Objet privilégié de l'entendement sociologique comme elle le fut autrefois des diverses philosophies sociales, la question vise d'abord l'intelligibilité du phénomène. C'est ce vouloir mieux comprendre la nature formelle des sociétés humaines qui a produit les théories - dont on sait la postérité - sur la logique des rapports sociaux, sur la topique des réseaux, sur les modèles relationnels. En revanche, les facteurs environnementaux et physiques ainsi que les facteurs psycho-physiologiques qui, pour Marcel Mauss, sont à considérer comme partie intégrante du *fait social total*, du concret au sens hégélien, ont mérité moins de curiosité et moins de travaux. Comment, par exemple, connaître la nature instrumentale du lien social ? Il s'agirait non seulement d'approcher le lien social à travers les modes de socialisation et les modes d'individuation mais, plus précisément et de façon non accessoire, d'étudier l'instrumentation concrète de ces modes. Supposer que les manifestations apparentes ne renvoient pas simplement à une structure cachée, à un sens fondamental mais qu'elles disent aussi, en elles-mêmes, quelque chose sur la

nature du lien social : un tel dévoilement, eu égard aux habitudes sociologiques, mérite quelques explications préalables.

Phénomène curieux, malgré l'abondant usage du terme "mode" qui est fait depuis quelques temps en sociologie, (sociologie des modes de vie), on ne trouve aucune véritable interrogation sur la nature même du mot, lequel, d'ailleurs, tombe souvent dans l'imprécision sémantique d'un *mana*. Au sens logique, la modalité désigne tout ce qui touche à la singularisation d'un processus quelconque, à son incorporation, à son instrumentation. A respecter ce trait, tout discours sur les modes d'individuation et les modes de socialisation devrait donc non seulement s'ancrer dans la phénoménalité, prendre l'observable à même ce qui apparaît à nos sens, à notre perception, mais encore considérer les conséquences logiques et méthodologiques engagées par toute investigation modale.

La remarque est moins naïve qu'il n'y paraît. Ainsi, en examinant de plus près les modes d'accès au réel qu'utilise notre investigation du fait social, nous découvrirons vite que les objets d'étude nous sont donnés comme matière visible. Que ce soit sur le terrain, dans ses protocoles d'enquête, ou même dans ses formes de conceptualisation, notre sociologie passe le plus clair de son temps à regarder. Tout se passe comme si les autres sens devaient nous apprendre la même chose sur l'état et le devenir de l'homme en société. Tout se passe comme si, à supposer qu'on les interrogeât, l'audible, l'olfactif, le tactile, entraient en relation d'équivalence ou de redondance avec le visible. On peut alors se demander si l'utilisation instrumentale et systématique d'autres canaux sensoriels nous apprendrait la même chose sur l'état et le devenir de l'homme social ?

La question mérite au moins d'être posée. Elle engage quelques changements épistémologiques importants. A vouloir la traiter sérieusement, il faudrait réintroduire dans la méthodologie des sciences sociales rien moins que la dimension esthétique entendue dans son sens originare. La sensation, la perception des formes - et non seulement l'art - ne seraient pas simplement des "objets" de la sociologie ou de l'anthropologie sociale³ ; ils seraient aussi étudiés comme des modalités immanentes au lien social.

C'est pour trouver quelques éléments de réponse que nous avons entrepris voici une dizaine d'années une telle démarche d'écart instrumental. En travaillant particulièrement sur les modes auditifs, nous voulions nous donner la pos-

2 En physique, l'analyse modale correspond à une démarche d'investigation bien définie, essentiellement inductive et qui donne une place capitale à la temporalité des phénomènes.

3 L'hypothèse d'un immanentisme sensoriel de la pensée est, bien sûr, engagée par nos remarques. A tout le moins, on accordera que le langage savant occidental est extrêmement redondant à la métaphore visuelle.

4 Il existe des sociologies de l'olfaction, de la posture et de la kinésique, de l'écoute musicale etc. Mais, nous parlons ici de l'instrumentation, non pas des objets.

5 C'est le projet de la sociologie de l'art et de la sociologie des formes symboliques.

1 Les travaux de l'ethnométhodologie américaine figurent évidemment parmi les tentatives que souhaitait M. Mauss.

sibilité concrète d'aborder autrement les phénomènes sociaux⁶. Cette attitude appelée "acusmatique" et qui revient à aborder l'homme et le monde à partir de la dimension sonore a été cultivée autrefois ou en d'autres civilisations avant de connaître quelques échos plus contemporains. Mais, que ce soit à l'occasion d'un rituel d'initiation ou sous la forme d'une réflexion psychologique ou philosophique, elle touche facilement aux processus d'individuation et de socialisation qu'elle va parfois jusqu'à remettre en cause.

L'INNOMBRABLE BRUIT DE LA MER

Face à cette question : "Qu'est-ce qui fait l'individuation, comment est-elle définie dans son essence et dans son existence ?", on sait que la tradition occidentale a utilisé deux types de réponse : soit en définissant le singulier par rapport à l'universel, rapport ontologique lié à la fois à l'hylémorphisme et à une logique de la prédication, soit en comprenant l'individuation comme le résultat d'un processus dynamique et d'une logique de l'inhérence. Dans cette seconde direction, chaque être individuel - chaque monade, dira Leibniz - exprime un point de vue sur le monde, sur le fond universel ou le sans-fond dont il provient⁸. On trouve précisément dans le *Discours de Métaphysique* une intéressante illustration sonore de cette relation d'expression. Écoutons le bruit de la mer. Sous l'apparente unité de cette rumeur, bruissent mille sons différents. Sous notre perception, mille autres petites perceptions inconscientes. L'apparente unité de notre perçu n'est qu'une modalité, qu'un point de vue remarquable dans l'ensemble du perceptible, presque une illusion formelle. Ce paradigme métabologique de la perception sonore nous est plus familier que nous croyons. Particulièrement repérable chaque fois qu'il y a une instabilité entre les formes émergentes et le fond, il a quitté ses domaines électifs, la mer et la forêt, pour devenir une figure majeure du paysage sonore urbain. Plus qu'une simple métaphore, il pointe la place centrale du percevoir dans l'organisation de l'individualité. Il indique aussi que les limites individuelles sont plus transitoires et les frontières plus perméables qu'il n'y paraît. Une telle intuition de la

⁶ En retenant comme fondée l'hypothèse évoquée plus haut (cf. note 2), le fait social est d'abord donné à l'observateur comme un phénomène au sens kantien du terme.

⁷ L'attitude acusmatique correspond à une suspension momentanée du voir et des autres sens au profit exclusif de l'entendre. Elle était un moment important de l'itinéraire pédagogique pythagoricien : seule la voix du maître était entendue. On rappellera aussi l'existence de phrases semblables dans de nombreux rituels initiatiques des sociétés traditionnelles mais aussi, de manière plus informelle, dans la nôtre. Le terme lui-même a été réemployé par Pierre Schaeffer (1966, cf. infra, note 10) puis par R. Murray-Schafer (1980).

⁸ Les concepts qui nous intéressent ici sont moins ceux d'individu ou d'individualité sur lesquels il existe une abondante et très classique bibliographie, que la notion de *principe d'individuation*. Nous renvoyons à un ouvrage à la fois analytique et critique dans lequel les implications respectives des deux types de pensée sont abondamment développées : Deleuze G. (1968).

⁹ Cette figure de la métaphore sonore fait partie de l'ensemble des effets sonores actuellement étudiés et qui feront bientôt l'objet d'un Répertoire publié par le Centre de Recherche sur l'Espace sonore, Equipe interdisciplinaire Eulerpes, (Cresson/Eulerpes), Grenoble, URA CNRS 1268.

porosité sonore de l'identité singulière trouve un écho contemporain dans le débat autour de l'enveloppe sonore du soi.

LA POROSITÉ DE L'IDENTITÉ SONORE

Répondant dans un texte récent à l'article de Didier Anzieu (1976) sur l'enveloppe sonore du soi, Edith Lecourt montre comment la notion d'enveloppe de soi trouve un statut bien spécifique à travers la modalité sonore. Elle lui préfère d'ailleurs le concept d'"identité sonore individuelle" c'est-à-dire : "la délimitation subjective des phénomènes sonores appartenant en propre à un individu et au travers desquels il se reconnaît". En lui-même, le processus de délimitation présente plusieurs particularités. Il faut d'abord remarquer que l'identité sonore est instrumentée par les phénomènes sonores aussi bien externes qu'internes. "L'intervalle sonore du soi" est en effet constitué à partir d'une série de distinctions auditives qui opposent de manière dynamique l'intérieur à l'extérieur, le subjectif à l'objectif, le proche au lointain, chacun des termes ayant d'autant plus besoin de l'autre pour définir sa propre existence qu'il est incarné dans une matière sonore variable et changeante par nature. En définitive, cet intervalle sonore du soi ressemble plus à une non-délimitation qu'à une limite. Un second caractère remarquable vient d'ailleurs conforter cette hypothèse. Dans la constitution de l'identité sonore individuelle, l'écho prend une place capitale. Cette relation de soi à soi entendue dans la différence fait comprendre qu'à travers l'expérience sonore de l'enfant, l'individuation se constitue plutôt comme une tension, une dialectique entre l'externe et l'intérieur, le soi et l'autre, que comme une frontière, ou même une "enveloppe"¹⁰.

DES MARQUES SONORES

On pourra se demander quelle est la nature mystérieuse d'une limite si fragile en apparence. Et encore, si la modalité sonore de l'individualité n'est pas son talon d'Achille, la brèche où s'engouffrera à la première occasion une indistinction, une confusion pathologique entre le moi et l'autre. Sans doute, les mémorables voix de la paranoïa étudiées par la psycho-pathologie renvoient-elles à cette vulnérabilité que tout un chacun aura pu d'ailleurs éprouver, sous une forme bénigne, dans les relations de voisinage, par exemple. Physiologiquement, de la naissance jusqu'à la mort, j'ouis constamment le monde. Mais, en même temps, j'imprime à l'espace et au temps qui me sont propres, mes marques sonores. Si l'autre peut facilement pénétrer phoniquement dans

¹⁰ D'autres développements sur une telle instrumentation sonore de l'intervalle entre le soi et le monde ont été développés sur le cas de la perception de l'espace urbain ; cf. Balay O. & Chelkoff G. (1987). On lira aussi avec beaucoup d'intérêt les fines réflexions de Manuel Pernes sur ce qu'il appelle : Testologie du paysage sonore interne (1987).

¹¹ L'échoe minimale et irrépressible correspond en effet à l'ouïr, le premier genre des quatre échoes excellentement définies par Pierre Schaeffer dans son *Traité des objets musicaux* (1966, op. cit.).

ma privauté, voire dans mon corps propre - ainsi par ces cris ou ces bruits qui me transpercent -, en contrepartie je suis doué d'un pouvoir sonore potentiellement équivalent. Alors, la difficulté de penser une limite sonore ne tiendrait-elle pas à un malentendu ? A une conception erronée, statique, substantialiste du territoire qu'aucun éthologiste ne soutient plus aujourd'hui ? Dans le domaine de la vie animale en effet, l'éthologie n'a pas trouvé d'incompatibilité entre la fluidité, la variation permanente, la non-linéarité qui caractérise les signaux sonores naturels (in-situ) et la définition d'un territoire individuel. Avec le concept de gradient avantageusement substitué à celui de limite. C'est une conception dynamique, faisant écho aux intuitions leibniziennes, qui prévaut. L'idée d'une entité territoriale préexistante est un anthropomorphisme. C'est le comportement territorial avec ses expressions sensibles qui détermine l'aire d'activité ou de repos ainsi que les relations entre individus et entre groupes¹². Comme le formulent à leur manière Gilles Deleuze et Félix Guattari : c'est la marque qui fait le territoire (Deleuze & Guattari, 1980, 11-De la Ritournelle).

Plusieurs enquêtes récentes ont permis de montrer que ces caractères du marquage sonore existent aussi dans les relations sociales humaines et qu'elles peuvent mettre en question l'organisation visible des espaces que nous pratiquons au jour le jour (Augoyard, 1985a ; Thibaud & Odion, 1987 ; Aubree, 1986). Que le premier groupe de noctambules venu puisse faire irruption de *auditu* dans ma chambre, ceci montre bien la contingence des césures convalescentes entre privé et public. Dans ces "troubles" sonores de voisinage qui précèdent de plus en plus nos contemporains, le caractère inadmissible ou insupportable tient beaucoup au sentiment très partagé d'un scandale, de l'apropos soudain d'une norme contradictoire. En dépit de toutes les promesses de protection qu'elles assurent, comment les séparations visuelles et tactiles qui structurent et légitiment notre espace urbain peuvent-elles être si facilement bafouées par la rumeur de l'autre ?

LE DRONE SOCIÉTAL

Le sociologue se demandera si cette exacerbation ne répond pas à l'imposition massive du bruit technologique et répété nuisible qui caractérise la plupart des sociétés contemporaines. En tous cas, notre culture semble mieux connaître, ou tout au moins, avoir mieux repéré les effets du bruit sur les modes de socialisation. Ils font l'objet de fréquents articles dans les rubriques de la presse telles que "société" ou "faits divers". Relevés à titre de nuisances ou de dysfonctions, ces effets sont réductibles à deux catégories : la séparation et l'effacement, dont nous avons vérifié la permanence à l'occasion de plusieurs études et travaux (Augoyard, 1978 ; Augoyard, Amphoux & Chelkoff, 1985). Séparateur, c'est le bruit urbain le plus évident celui qui par une coupure phy-

¹² On trouvera sous une forme plus développée la recherche d'un prolongement de l'éthologie animale vers une éthologie humaine de l'espace sonore in Augoyard (1987a, chap. VII : De l'éthologie sonore à l'espace sonore).

si que isole l'individu de son milieu et empêche la communication : le bruit des transports, le bruit industriel, le bruit de certains loisirs. Effaceur des singularités - on le remarque moins -, c'est le bruit collectif, ce sont les explosions sonores, y compris le bruit des sonorisations de concerts et festivals, dans lequel l'individu s'extravertit, entre en rapport fusionnel avec les autres ou avec la masse ; à quoi on ajoutera, phénomène plus récent, les continuum sonores médiatisés (la même "musique F.M.", le même son de télévision) qui délocalisent à la fois le groupe et l'individuel et font basculer dans l'ubiquité toute une rue, un quartier, parfois même une ville lors de la diffusion d'un grand match.

Or, ces phénomènes dont la présence n'est pas contestable viennent-ils apporter une confirmation phonique à la théorie bien connue de Tönnies sur l'évolution des formes de sociabilité ? En première interprétation on pourrait en effet prendre le bruit continu, le drone subi ou entreçu, comme le signe d'une dégradation de l'affaiblissement du statut de l'individu et comme le signe d'une sociabilité et d'une culture de masse. Comment pourtant s'en tenir à une induction aussi rapide qui abonderait dans le sens d'un culturalisme sommaire ? Les effets de l'environnement sonore urbain sont-ils réductibles à ces aspects nocifs ou massifs par lesquels l'individu est doublement isolé : perte de relation avec le milieu, perte de l'échange d'information avec les autres ? Mais sur quels pré-supposés la thématique du bruit rejoint-elle celle de la perte de communication inter-individuelle ?

LA COMMUNICATION INTERPERSONNELLE SONORE

La réponse à ces deux questions appelle le dépassement des généralités au nom desquelles est reproduite l'actuelle idéologie du bruit. L'examen de la communication interpersonnelle sonore nous paraît un instrument utile pour avancer dans cette voie¹³. Il permet aussi de mieux comprendre comment modes d'individuation et modes de socialisation évoluent en fonction l'un de l'autre.

Impliquant étroitement l'individuel et le collectif, la communication interpersonnelle désigne toute situation où des individus identifiés et en nombre limité entrent dans un processus d'échange d'information significative et intentionnelle. Une définition aussi formelle mérite de nombreuses corrections et discussions de nature dont il faut faire ici l'économie¹⁴. Précisons au moins que la communication interpersonnelle trouve sans doute son modèle théorique originaire dans le paradigme occidental du dialogue qui engage la réciprocité entre une émission et une réception verbales. Pourtant, en situation concrète elle est à distinguer de plusieurs autres modèles : celui de la théorie de

¹³ On trouvera de plus amples développements dans Augoyard (1985b).

¹⁴ En particulier la question de la dimension et de l'identité de l'espace où se situent les communicants, celle de l'identité du temps (fonction de la différence apportée par la technologie), celle de la distinction parfois délicate entre communication et interaction (fonction du critère d'intentionnalité).

l'information qui valorise la quantité d'information échangée, celui de la linguistique du code qui valorise la dimension cognitive de l'action langagière, celui même de la théorie de l'énonciation. La communication interpersonnelle n'est pas nécessairement symétrique, verbale, référentielle. Des travaux de plus en plus nombreux ont bien montré que plusieurs facteurs tels que la redondance, la variété des codes, l'ambiguïté, la dimension contextuelle, sont inhérents à l'usage pratique de la communication interpersonnelle¹⁵. L'exemple que nous proposons de développer en donnera des illustrations et indiquera par ailleurs comment cette communication entre dans un rapport dialectique avec l'environnement sonore urbain d'aujourd'hui¹⁶.

LES QUATRE USAGES SOCIAUX DU PARASITE

La notion de parasite est présente dans deux thématiques appartenant à des champs scientifiques distincts mais qui, quelque différentes qu'en soient les raisons, préoccupent également notre temps : celle des nuisances de l'environnement et celle de la communication. Fait remarquable, le bruit figure dans l'une comme dans l'autre. Dans la première, le parasite nuisible est le bruit essentiellement considéré sous l'aspect de l'intensité. Dans la seconde thématique, celle de la communication-information, le parasite est l'adverse et pourtant nécessaire support de la quantité d'information qui transite ; entendu comme le contraire du signal, le bruit est ce qu'il faut limiter autant que faire se peut.

On remarquera que ces deux positions sont complémentaires : la lutte contre la nuisance et la recherche du signal ou de la parole claire sont données comme des finalités impératives et souvent connexes dans la pratique¹⁸. En acoustique de l'environnement comme en communication : c'est la priorité donnée à l'intelligibilité. Or les situations de communication interpersonnelles

¹⁵ Parmi les travaux de plus en plus nombreux qui restaurent ce sens de la communication, citons après les apports de l'éthnolinguistique et de la pragmatique, ceux de Paul Beaud, Louis Quérel et le texte moins connu de Michel de Certeau (1983), dont j'extrais deux citations : "La communication ne se mesure pas à la quantité de messages univoques susceptibles d'être transmis, mais à la capacité de jouer avec des différences pragmatiques et sémiotiques en vue d'établir des transactions contractuelles entre partenaires". "Il n'est pas de communication sans ambiguïté, c'est-à-dire sans la marque d'une pluralité sociale dans le fonctionnement des signes".

¹⁶ Cf. "Environnement sonore et communication", op.cit. Par ailleurs, on peut s'étonner que cette situation qui est l'état naturel de la langue ne soit pas prise en compte dans l'apprentissage des langues vivantes. In situ, la parole concertée avec le contexte, fut-elle composée de parasites : on en trouvera une application raisonnée dans un travail de recherche-innovation sur la didactique des langues. Cf. Colette Augoyard (1987).

¹⁷ Pour une analyse exhaustive et pluridisciplinaire du concept, cf. l'ouvrage fondamental de Michel Serres : *Le parasite*.

¹⁸ Cette chasse au parasite fait souvent l'objet de priorités dans les programmes de recherche en communication et en sciences de l'environnement. Robert Murray-Schaler a succombé lui-même à cette tentation par la discrimination qu'il fait entre le paysage sonore hi-fi et le paysage sonore low-fi.

ne sont pas réductibles, tant s'en faut, à un simple échange de message en milieu acoustiquement performant. En illustrant quatre figures audibles du parasite, je voudrais montrer combien les hypothèses précédentes méconnaissent la fonction positive que l'environnement sonore peut jouer sur les modes d'individuation et les modes de socialisation.

LE PARASITE COMME MOYEN DE COMMUNICATION

Écoutons un marché. Le climat sonore très caractéristique est aisément reconnaissable. Qu'il soit abrité par une place ancienne piétonne ou dans un espace couvert, qu'il soit exposé au bruit d'un grand boulevard ou perdu sur la vastitude d'un mail de grand ensemble, malgré de capitales différences acoustiques, le marché sonne toujours comme un marché. Cette permanence tient moins à la reproduction de quelques sons semblables : frottements, chutes de cagesots, tintements, pépiements électroniques de caisses enregistreuseuses ; trop d'autres bruits diffèrent pour que la reconnaissance soit aisée. L'identité est plutôt syntaxématique, inscrite dans l'organisation : le matériel sonore à une structure métabolique. Chaque élément peut très rapidement sortir du fond puis y rentrer, passer du statut de signe ou d'indice au statut de parasite. Qualitativement semblable à la mer dont nous parlions tout à l'heure, la masse mouvante de ces petits bruits porte la fonction prioritaire d'une telle activité : la prolifération de l'échange sous ses formes économiques, symboliques, collectives. L'aspect social de la communication l'emporte alors sur la transmission de messages clairs. Quoique rien de bien important ne s'y dise vraiment, le marché reste pourtant un des hauts lieux de la communication sociale dans les villes et les campagnes. C'est la matérialité du lien, la fonction de contact qui devient prioritaire : ce que Roman Jakobson appelle la "fonction phatique". Sa matière première, ici : du parasite sonore.

Il est d'autres situations, plus nombreuses qu'on ne croit, où la communication interpersonnelle se fait non seulement malgré le parasitage sonore mais tisse l'échange à même ce matériel. Dans les coursives de certains grands ensembles, on peut entendre des enfants donner tellement de la voix qu'aucune intelligibilité ne semble apparemment possible de par la réverbération qui produit un effet de tonneau. La situation n'est pourtant pas totalement subie puisqu'il suffit de baisser le ton ou d'orienter différemment l'émission pour que les mots soient compréhensibles. Les enfants semblent pouvoir adapter leur intonation à ces défauts typiques des grands volumes lisses. Voici donc un bel exemple de handicap acoustique retourné en jeu de communication dont le sens est double. D'abord, jouer à l'affrontement vocal, jeu assez comparable au *kajiyak* esquimau, au cours duquel sont éprouvés à la fois l'identité singulière et la reconnaissance du statut et de la place de l'individu dans la communauté. Ensuite, délimiter une solidarité ludique par la valorisation du contexte acous-

¹⁹ Le premier exemple sonore ainsi que ceux qui vont suivre ont été enregistrés et sont disponibles au Cresson. (Cf. supra note 7).

tique qui est ici la part la moins universelle de la communication, celle qui ne fera sens que pour les initiés. De telles anamorphoses vocales qui sont jugées rhéblotrices en terme d'intelligibilité et qui sont fréquentes dans l'espace urbain offrent par ailleurs tout autant de possibilités pour l'identité sociale.

LE PARASITE COMME MASQUE POSITIF

La phonation vernaculaire est largement cultivée par les adolescents des grands ensembles. Certains dialogues échangés à distance sont fondés sur une modalité intonatoire des plus sélectives qui n'est compréhensible que par les familiers.²⁰ L'utilisation d'un effet de créneau, que seule la pratique peut apprendre, favorise le masque sémiotique. On reste frappé par la permanence de certains traits d'un parler adolescent typique de l'habitat social produit depuis trente ans. En l'absence de tout démonstration, on ne peut qu'évoquer la possibilité d'une interaction entre ce style vocal et les caractéristiques morpho-acoustiques liées à cette architecture et au type d'implantation des quartiers. En tous cas, enfants et adolescents donnent aux grands ensembles une voix qui, s'ajoutant aux parasites de l'acoustique passive, finit par être perçue elle-même comme du bruit. Le parasite assure de nouveau une double fonction. Comme filtre, instrument de sélectivité, il réserve l'accès au sens pour les seuls membres du groupe. Comme son, ou bruit emblématique, il affiche pour les autres l'identité sonore du groupe.²¹

Selon une modalité comparable, l'univers du travail manuel présente une très grande variété d'empreintes sonores parfois si précises qu'un ouvrier peut reconnaître à la simple audition non seulement le type de travail accompli ainsi que la phase en cours, mais encore la "manière" de l'équipe, l'âge des opérateurs, la qualité de l'ouvrage, la menace diffuse de risques et de dangers. Écoutons un chantier de second oeuvre dans le bâtiment. Tout y parle sa langue en secret. La pelle qui gâche le mortier répond à la truelle et à la taloche. Chocs sourds, percussions, et frotements n'arrivent pas selon le hasard. L'oreille attentive y perçoit comme une respiration collective. Et plus que les paroles brèves, souvent redondantes, c'est le dialogue discret des sifflements qui assure la teneur du temps laborieux qui passe. Parasites et bruits divers, dont le béotien dirait qu'ils sont purs accidents fonctionnels, composent un code langagier élémentaire dont le niveau de complexité ne dépasse pas celui des langues tambourinées (Busnel & Classe, 1976) pour ce qui touche à la fonction référentielle. En revanche la charge importante de connotations et d'associations tirées de l'expérience permet à l'auditeur averti d'identifier les localisations, les

²⁰ Il s'agit ici d'ajuster la phonation aux fréquences les moins encombrées dans la bande passante contextuelle. C'est un effet fondamental dans la tradition culturelle de la voix publique. On s'en convaincra à l'écoute des quelques vestiges qui nous restent : voix de marchands, vendeurs à la criée, militants, vendeurs de journaux.

²¹ Fonction analogue à celle des affiches ou pancartes de l'éthologie animale. Cf. en particulier, K. Lorenz. Cf. aussi les remarques d'Edith Lecourt dans l'article cité plus haut, chaque groupe-social concret aurait un "son" propre.

temporalités, et en particulier les modes de socialisation typiques au groupe, ainsi que la qualité du lien social.²²

LE PARASITE COMME MODE D'ANOMIE

Un certain nombre de situations sonores jugées parasitaires sont directement liées à l'évolution des technologies de communication. Un discours courant s'attache volontiers à les dénoncer comme une maladie psycho-sociologique. Les us et abus de sons médiatisés favoriseraient un non-vouloir communiquer. Les récentes techniques de conservation et de rediffusion sonore ont profondément modifié la relation physique qui, autrefois, reliait nécessairement les sons et l'écoute, les émetteurs et la collectivité réceptrice. Ainsi, la chaîne hi-fi tend à se substituer à la salle de concert, le répondeur téléphonique à l'interlocuteur, la duplication, éventuellement pirate, au son original. Un ensemble de phénomènes dont Jacques Attali (1977) soulignait la nouveauté et que R. Murray-Schafer (1980, op. cit.) dénomme "schizophonie" pourrait même remettre en cause le rôle économique et social de la production et de la diffusion de sons musicaux.

Il est à remarquer d'abord que toutes les formes d'écoute estimées a-sociales sont en fait des modes de communication anonymes usant de techniques ou de dispositifs non encore tout à fait banalisés. On sera frappé de voir que la première vague d'observations sur le walkman soulignait en même temps la nuisance physique encourue par les porteurs et la coupure répréhensible d'avec la collectivité. Ce point de vue n'est-il pas précisément celui de l'exclu ? Point de vue de celui qui porte un regard judiciaire sur l'écouter baladeur qui est ailleurs, le regard dans le vague, présent seulement dans sa jouissance sonore ? "Comment peut-on ne pas communiquer ?" se demandaient, par une même interrogation, psycho-sociologues, journalistes et passants ? Entrant mieux dans la psychologie du porteur, la seconde vague d'études montra qu'une fois l'effet de mode passé, une nouvelle génération d'auditeurs-baladeurs était apparue, moins fatiguée, usant du walkman comme d'un instrument sonore parmi d'autres.²³ La persistance d'un jugement globalement négatif traduit alors chez ceux qui, experts ou non, en sont les auteurs un malaise doublement ressenti. C'est d'abord une interprétation où la projection personnelle prend sa part : quand l'autre met un casque, il me refuse la communication. C'est ensuite la résistance à l'insusité, la difficulté à reconnaître l'apparition de pratiques qui mettent en cause les définitions reçues de la communication.

Avant tout jugement de valeur, on ne saurait donc trop recommander un examen phénoménologique : analyser la pratique du walkman à partir du phé-

²² Pour de plus amples développements, cf. le programme de recherche sur la communication sonore dans les milieux de travail mené au Cresson/Euiterpes. Voir aussi note 12, Thibaut-Odion, 1988, op. cit.

²³ Nous renvoyons particulièrement à deux recherches : Cave F. & Cohen F. (1984) ; Koumoumoujian M.F. (1986).

nomène sonore lui-même. Comparer la perméabilité de la plupart des casques avec certains masques sonores urbains impénétrables. S'interroger sur la nature et la fonction des sons écoutés. Se demander aussi en quoi la position du mélomane isolé dans la bulle sonore de son écoute domestique serait si différentes. En fait, l'écoute du baladeur n'est un stéréotype que dans les analyses simplistes évoquées plus haut. Les situations sont plus variées qu'on ne croit. Au cours d'une de nos enquêtes sur la communication sonore (Augoyard, 1985b, op. cit.), les situations d'écoute duelles de baladeur étaient souvent évoquées : écouter "en même temps" deux programmes différents (mais l'important c'est d'écouter ensemble, disent deux enfants), ou encore, écouter à deux le même programme. Nous avons pu ainsi enregistrer deux enfants, écoutant le même "tube" sur le même walkman et qui, distants de trois mètres, se tournaient le dos et ne devaient guère s'entendre, de par le niveau sonore adopté. En revanche, les chantonnements qu'ils émettaient étaient troublants. "Écoutez par conduction osseuse", "vocalisation caractéristique de certains autistes", diront respectivement un acousticien et un psychanalyste, plus tard confrontés à l'enregistrement et ignorant la nature de la situation. De plus, les voix choisissant une tessiture différente s'accordaient comme par une sorte de convention, comme au nom d'une polyphonie prédéterminée. Peut-on parler d'une communication ? Ne s'agit-il que d'une interaction ? Mais, dira à son tour un musicien, voici exactement la situation du concert à l'occidentale. La communication verbale, le toussoisement même sont des parasites. L'autre doit être auditivement absent. Ma liberté d'écoute individuelle est la condition première pour une empathie, parfois chaleureuse, avec les autres auditeurs. La négation des possibilités de communiquer selon la situation paradigmatique (réceptivité sensorielle orientée vers l'émetteur) n'interdit pas d'autres formes de communication. Elle en favoriserait même l'essor dans certains cas : les groupes sociaux et les classes d'âge pour lesquels la rupture du dialogue ou le ne pas paraître communiquer est une condition d'existence.

LE PARASITE COMME DENI OU COMME REFUS DE COMMUNICATION

Le déni de communication est une situation fréquente dans la vie quotidienne. Il révèle souvent des formes mineures peu commodes à observer et qui ressemblent à l'usage vernaculaire du parasite (deuxième figure). Ainsi, le passage tumultueux d'un camion dans la rue ou le crescendo d'une musique à la radio permettront l'énonciation d'un mot affectivement difficile à dire. Ainsi, la conversation dans un lieu bruyant, un café très animé par exemple, peut favoriser une bouffée de confidences sûrement moins audibles qu'en un lieu à la fois silencieux et réverbérant. Mais, si la pudeur individuelle ou la pudeur sociale utilisent ainsi des masques sonores opportunément présents, c'est moins pour

sélectionner la destination du message que pour effacer la référence. En de tels cas, le déni porte sur le contenu des messages ; n'avoir rien dit de signifiant ; "mettons que je n'ai rien dit".

Dans les formes plus radicales, plus explicites aussi, c'est l'acte de communiquer lui-même qui est dénié, même si, paradoxale de la communication, ce déni nécessite de vraies actions communicatives. Les troubles sonores de voisinage favorisent de telles situations. Ne plus vouloir entendre l'autre exige souvent une grande dépense de contacts sociaux latéraux qu'il faut multiplier si l'on veut éviter la communication directe avec le "fauteur" qu'un jour ou l'autre il faudra bien pourrir affronter. Mais l'instrumentation devient alors facilement cause. Excédé, voulez-vous faire taire un bruyant qui parasite votre nuit ? Vous réveillez alors tout le voisinage que vous parasitez à votre tour. D'autres dialogues, sans doute énergiques, vont bientôt s'échanger par les fenêtres. Un cas remarquable résumera parfaitement l'ambivalence de l'acte de dénier la communication. Un acousticien en retraite avait sur-isolé sa cellule logement. Un jour, pour éprouver la qualité de son travail, il pousse à fond le volume de sa sonorisation domestique gorgée de watts. Le voisin du dessus dont les verres commencent à tressaillir se fait connaître. C'est la rencontre ; on cause. L'acousticien rassure enfin l'autre : "Vous n'aurez plus à m'entendre. C'était juste une blague ; juste pour vérifier que j'étais bien isolé". Contact établi ; communication terminée. Des deux issues de l'histoire, on ne sait laquelle choisir.

La reconnaissance de cette ambiguïté est sans doute une des voies pour expliquer les pratiques sonores, voire les rituels, des discothèques. Il faudrait d'abord se demander si la plongée dans un déferlement de fréquences tenues à 110, voire 120 db (A) n'isole pas davantage le groupe de l'environnement et du monde que chaque individu dans le groupe. Il s'agit, quels que soient les dangers auditifs, de faire strictement corps avec le groupe, en déçà de toute signification référentielle. "Nous sommes nés dans le bruit, disent des adolescents d'un quartier populaire de Lyon. Quand on fait du bruit ensemble, on existe. Souvent on ne s'entend plus mais, de toutes façons, on n'a rien à dire" (Balay & Chelkoff, 1985). Le parasite devient ici une situation recherchée. Polyémique par nature, il est un instrument idéal pour une classe d'âge qui hésite si souvent entre la communication fusionnelle, le déni et le refus de communiquer. Il est le corps sonore d'un lien social dont la nature n'étonnera qu'une idéologie de la communication à la mode aujourd'hui.

Avec le succès, les thèses produites par le courant de la "nouvelle communication" ont en effet connu, des réemplois si divers et de telles extrapolations (ainsi la confusion entre l'ordre du sémiotique et l'ordre du sémantique) que l'opinion courante, particulièrement celle qui oeuvre à travers les médias, nous donne comme vérité éternelle cette proposition : "On ne peut pas ne pas communiquer". Il suffit pourtant d'examiner en détail la première séquence d'échange interpersonnel venue. L'emploi redondant des sons d'accompagnement, des capteurs d'attention, des embrayeurs verbaux, en eux-même non signifiants, qui enveloppent ce que nous sommes en train de communiquer est la meilleure preuve que la rupture de contact et l'arrêt de l'échange sont toujours possibles. La communication n'existe que sur fond de non-communication.

24 De beaux exemples de l'effacement de l'identité de l'individu ou du groupe existent dans la grammaire conversationnelle de certains patois où le "je" de l'action se déguise en "nous" impersonnel.

C'est ce droit à la coupure, au repli que manifeste l'adolescente qui, dès le retour de sa mère et malgré le désir de celle-ci de participer à l'écoute, quitte le salon où la "chaîne" familiale diffusait de la musique rock pour continuer l'audition de la cassette dans sa chambre et sur un médiateur "box". La communication n'a pas l'appareillage du sens ; le refus de communiquer en est aussi porteur des qu'il s'agit de structurer les identités individuelles et collectives. Et cette fonction est en passe de devenir de plus en plus nécessaire.

La représentation quasiment normative qui postule l'impossibilité de ne pas communiquer vient redoubler le flux énorme et incessant d'informations et de "développées". En fait, cette situation commence à avoir l'air d'un parasitage total et universel, c'est-à-dire d'un ordre qui produit le désordre et qui pourrait engendrer un immense *stepper effect*. Opposer à ce "chaosmos", comme dirait Witold Gombrowicz, d'autres parasitages particuliers ou singuliers devient peut-être une nécessité salutaire pour les individus et les groupes sociaux. Faut-il comprendre, en ce sens, l'usage de plus en plus fréquent ou de plus en plus souhaité de deux modalités parasitaires apparemment contraires mais douteuses d'une efficacité assez radicale : d'un côté, le bruit le plus extrême, de l'autre, le silence compris comme une rupture de la communication, voire un brutal fait-taire ? Notre société est malade d'adiasthénie, dit Gillo Dorfles (1984) ; voyez la multiplication des continuum visuels et auditifs qui trament l'espace urbain, l'esthétique des médias, celle aussi des arts du spectacle ; tous proclamant l'horror vacui. Ne serions-nous pas en train de sombrer dans la peur du vide, en train de perdre le sens et l'usage de la coupure, de la pause, de l'intervalle et, par là même, quelque chose de la fonction rythmique²⁵ ? C'est aussi contre le totalitarisme d'un devoir-communiquer que Jean-Paul Aron évoquait la dimension sociologiquement positive du vacarme, du goût pour les intensités brutales, refuge de ceux qui ne peuvent ni accéder au silence, ni l'imposer. Cathartique, non-sens par défaut opposé au non-sens par excès un parasitage décisif vient alors faire le vide.

TROIS FONCTIONS SOCIALES DU BRUIT

Fin du cycle, coïncidence des contraires, redistribution des rôles : le bruit-parasite vient défaire ce qu'il avait fait advenir²⁶. Non réductible aux représentations qui nous le donnent comme un problème typiquement contemporain, le

²⁵ L'effet dormeur trouvé en 1949 par C.I. Howland postule la causalité indirecte, différée d'un discours sur les opinions individuelles. On trouvera une bonne critique de la notion chez Paul Beaud (1984, p. 81). Nous l'entendons ici dans son sens peut-être le plus radical : l'endor-missement de la fonction discriminatoire et sélective du destinataire par excès d'information.

²⁶ Gillo Dorfles a aussi développé ce thème dans notre séminaire "Environnement sonore et Société" (1984, op.cit.). Dans la même recherche collective, Jean-Paul Aron devait développer le thème du parasite absolu et Michel de Certeau, celui du droit à ne pas communiquer.

²⁷ Pour une présentation systématique du concept de bruit, cf. Amphoux P. (1987, chap. 12).

bruit est aussi vieux que l'institution sociale. La nuisance n'est qu'un des effets de cette figure majeure du parasite doué du pouvoir de porter la communication et de l'interrompre. Le bruit n'est pas seulement un des instruments très courants au travers desquels se font et se défont les liens sociaux. Si les phénomènes sonores sont utilisés très couramment dans les comportements collectifs, il faut reconnaître que le bruit comme intensité pure ou parasite induit une fonction inattendue, et parfois institutionnelle²⁸, à l'échelle macroscopique des logiques sociales.

Tous les groupements humains se sont servis et se servent de trois formes de bruit qui, à travers rituels et moments cardinaux de la vie collective, viennent sceller mais aussi, bousculer, inviter, redistribuer l'ordre, les hiérarchies, les relations où s'inscrit le lien social²⁹. Deux d'entre elles ont été décrites ici et illustrées sous leur aspect le plus ordinaire. La première forme, le bruit phatique, c'est la rumeur d'être ensemble, la trame sonore de la communication sociale. On la trouve chaque fois qu'il faut vérifier les solidarités, les connivences, l'état du lien social. La seconde, le parasite polysémique, filtre, sélectionne, permet la différence et la distinction entre les individus, et les groupes dont elle gère souvent l'ouverture ou la fermeture. C'est un outil des productions des identités personnelles et sociales. Le troisième, dont nous avons moins parlé utilise toujours de puissantes intensités et la confusion des fréquences. C'est le bruit radicalement perturbateur.

Intervenant de façon plus exceptionnelle dans la vie et dans le calendrier d'une société, les tohu-bohu, vagues et vogues, vacarmes, tape-chaudrons et autres charivaris sont des moments de diastole, d'explosion, d'affect collectif. Enfreints les interdits, renversés les hiérarchies : ce sont les médiévales fêtes de l'âne et fête des fous ou encore les longues et tonitrueuses fêtes des cultures pygmées racontées par Shima Aron. Utilisé sous ses formes culturelles ou naturelles : trompes éclatantes, percussions enveloppées ou tonnerre majestueux, le vacarme puissant, parfois terrifiant accompagne la redistribution des rôles sociaux, programme l'irruption inattendue d'une justice coutumière, dépasse l'individualité³⁰ et le groupe lui-même exorbités vers l'universel dyonisiaque³¹ ou purement cosmique. La trace mémoriale du chaos sonore au fondement de tout établissement social a trouvé son expression mythique dans la plupart des

²⁸ Sur le thème de l'économie politique de la musique et des bruits, on peut lire l'ouvrage de J. Attali (1977, op. cit.), inspiré par les thèses de René Girard.

²⁹ Nous ne parlons pas ici du bruit au sens métaphorique mais de sons audibles.

³⁰ Ethnologiquement, le charivari est la situation bruyante ressentie par un mal de tête qui met hors de soi (du grec : karébarria). Les fonctions sociales du charivari et autres tape-chaudrons ont été particulièrement étudiées par Claude Marcel-Dubois (Musée des Arts et traditions populaires).

³¹ La question sur la fonction sonore dans les rituels glisse trop facilement vers ce qu'on peut appeler un pan-phonisme pour que la prudence ne soit pas requise. On pourra, avec profit, s'éclairer à la lumière des analyses méticuleuses de Gilbert Rouget (1980).

réécis cosmogoniques³², comme dans la plupart des récits de parousie ou de cataclysme cosmique. Par le bruit, la mémoire profonde des sociétés humaines fait ainsi écho à celle de l'environnement naturel. L'instrumentation sonore trouverait alors une justification de ses emplois triviaux et de son efficacité, parfois étonnante, dans cette présence archétypique d'un son absolu porteur de vie et de mort. Ne faut-il pas alors entendre le lien social en deux sens : non seulement prêter l'oreille à la rumeur de la communication interpersonnelle, mais encore explorer cette dimension, plus structurale et moins facile à saisir, par laquelle, traversant les modes d'individuation et les modes de socialisation, le symbolique vient se loger au cœur de la sensation la plus ordinaire ?

BIBLIOGRAPHIE

- AMPHOUX P. (1987), "Les représentations du bruit", Séminaire Environnement sonore et social, PIREN-CNRS/Ministère de l'Environnement, Grenoble.
- ANZIEU D. (1976), "L'enveloppe sonore du soi", *Narcisses, Nouvelle Revue de Psychanalyse*, No 13, printemps, Gallimard, pp. 161-179.
- ATTALI J. (1977), *Bruits. Une économie politique de la musique*, Paris.
- AUBREBE D. (1986), *Multi-exposition, intégration résidentielle et représentations de l'environnement sonore*, CSTB, Grenoble.
- AUGOYARD C. (1987), "The question of Environment in the Didactics of Language", *European Conference concerning School Democratization*, Royal Danish School of Educational Studies, Copenhagen, ISBN 87-7701-058-2.
- AUGOYARD J.F. (1978), *Les pratiques d'habiter à travers les phénomènes sonores*, Udrm/Esu, Paris, 212 p. + annexes.
- AUGOYARD J.F. (1985a), *La production de l'environnement sonore. I-Analyse des conditions sociologiques et sémantiques de la production des phénomènes sonores par les habitants et usagers de l'environnement urbain*, ESU/Cresson, Collection Amphoux P., Chelkoff G., Grenoble, 185 p. + cassettes (10").
- AUGOYARD J.F. (1985b), "Environnement sonore et communication interpersonnelle", *Contribution à l'ASIP, CNRS/CNET, Image et son*, Cresson/ESU, Collec. Amphoux P. & Balay O., Grenoble, 2 tomes, 200 p. + cassette (12").
- AUGOYARD J.F. (1987a) (sous la direction de), "Environnement sonore et Société", *Synthèse résumée, Séminaire PIREN-CNRS/Ministère de l'Environnement*, Grenoble, ESU/Cresson-Euterpes, 110 p.
- AUGOYARD J.F., AMPHOUX P. & CHELKOFF G. (1985), *La production de l'environnement sonore. I - Analyse des conditions sociologiques et sémantiques de la production des phénomènes sonores par les habitants et usagers de l'environnement urbain*, ESU/Cresson, 185 p. + cassette (10").
- BALAY O. & CHELKOFF G. (1985), *La dimension sonore d'un quartier*, Cresson/Euterpes, Grenoble.
- BALAY O. & CHELKOFF G. (1987), *Conception et usage de l'habitat : proximités sonores comparées*, Cresson/Euterpes, Grenoble.
- BEAUD P. (1984), *La société de connivence*, Aubier, Paris.

³² C'est, par exemple, le *tohu-waw-bohu* de la Genèse, ou encore le chaos sonore structuré par le cri du dieu dans les cosmogonies maori et rapportées par Victor Segalen (1956).

- BUSNELL G. & CLASSIE A. (1976), *Wasted language*, Springer Verlag, Berlin.
- CAVE F. & COTEN F. (1984), "Investigation préliminaire d'une modification volontaire de l'environnement sonore et social. L'exemple du walkman", *Ministère de l'Environnement*, Paris.
- DE CERTEAU M. (1983), *L'ordinaire de la communication*, Dalloz, Paris.
- DELEUZE G. (1968), *Différence et répétition*, PUF, Paris.
- DELEUZE G. & GUATTARI F. (1980), *Mille Plateaux*, Minuit, Paris.
- DORFLES G. (1984), *L'intervalle perdu*, Paris.
- KOUNOUMDJIAN M.F. (1986), *Le walkman et ses pratiques*, IRPEACS, Lyon.
- LECOURTE E., "Les limites sonores du Soi", *Bulletin de Psychologie*, Tome No 36, No 360, pp. 577-582.
- MAUSS Marcel (1950), *Essai sur le don, Conclusion de sociologie générale et de morale*, PUF, Paris.
- MURRAY-SCHAFER R. (1980), *Le paysage sonore*, J.C. Lattès, Paris.
- PERLANEZ M. (1982), "Testologie du paysage sonore interne", *Rapport ronéo*, CSTB, Paris.
- ROUGET G. (1980), *La musique et la transe*, Gallimard, Paris.
- SCHAFFER P. (1960), *Traité des objets musicaux*, Seuil, Paris.
- SEGALIN V. (1956), *Les Immémoriaux*, UGE, Paris.
- THIBAUD J.P. & ODION J.P. (1987), *Culture sonore en chantier*, Cresson/Euterpes, Grenoble.